dattes, le sel, le musc, etc.). Cependant, si l'on compare les notices de l'ouvrage de Suyūṭī avec celles des grands traités de pharmacologie arabe comme *Al-Ǧāmiʿ li-mufrādāt al-adwiya wa-l-aġḏiya* d'Ibn al-Bayṭār ou le *Kitāb al-aqrābāḏīn* d'al-Qalānisī, force est de reconnaître que la description des simples demeure ici subjective et relativement élémentaire.

De plus, de nombreuses erreurs se sont glissées dans le texte : rectifier « rameaux » par « racines » (p. 73); « *alya* » n'est pas le crotin de menu bétail mais la queue chargée de graisse du mouton (p. 76'; remplacer *bisfātadj* par *basfāyidj* (p. 79); *turmis* par *turmus* (p. 83); « mouches » par « cantharides » (p. 105); Baṭlān par Ibn Buṭlān (p. 108); sandal par santal (p. 119). La traduction de *ṭabāšīr* par « craie » est erronée; il faut entendre manne de bambou (p. 120); *iṭrīfal* n'est pas un terme grec mais sanskrit (p. 165).

La troisième partie (p. 183-296) s'intéresse au traitement des maladies en général et à la physiologie en particulier. Al-Suyūṭī y aborde des points de droit quant à l'exercice de la médecine (p. 200-203), ainsi que des éléments relevant de la superstition (p. 195, 246-250) et du rôle de la foi dans l'aboutissement de la cure (eau du puits de Zamzam contre les fièvres; récitation de versets coraniques contre les piqûres de scorpion, p. 233-234, 250-261).

L'ouvrage s'achève par des annexes biographiques (p. 297-303) sur quelques personnages éminents de la tradition musulmane (Ibn Ḥanbal, al-Buḫārī) dont le rapport à la médecine fut ténu. Le texte d'al-Suyūṭī nous paraît donc représentatif de l'état de la médecine tardive dans laquelle se trouvent mêlées croyance, médecine savante et représentations. Il eût mérité un meilleur traitement que celui que lui inflige l'éditeur-traducteur anonyme.

Floréal SANAGUSTIN
(Université de Lyon III / GREMMO)

Gisho HONDA, Wataru MIKI et Mitsuko SAITO, *Herb Drugs and Herbalists in Syria and North Yemen*. ILCAA, Tokyo, 1990. 26 × 18 cm, v + 156 p.

Cet ouvrage est le sixième d'une série consacrée aux drogues et à la médecine traditionnelle dans le monde arabo-musulman contemporain, série publiée sous les auspices de l'Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa (ILCAA) de l'université de Tokyo. Les études précédentes couvraient l'état de la pharmacologie traditionnelle au Moyen-Orient et au Maghreb : W. Miki, *Index for the Arab Herbalist's Materials*, Tokyo, 1976; M. S. Ahmad - G. Honda - W. Miki, *Herb Drugs and Herbalists in the Middle East*, Tokyo, 1979; J. Bellakhdar - G. Honda - W. Miki, *Herb Drugs and Herbalists in the Maghreb*, Tokyo, 1982; K. H. C. Baser - G. Honda - W. Miki, *Herb Drugs and Herbalists in Turkey*, Tokyo, 1986; K. Usmanghani - G. Honda - W. Miki, *Herb Drugs and Herbalists in Pakistan*, Tokyo, 1986.

Le projet des auteurs visait à faire le bilan de la médecine traditionnelle en tant que système préscientifique distinct de la médecine populaire, système dont la structure ne repose

BCAI 15 (1999) G. Honda W. Miki et M. Saito: Herb Drugs and Herbalists in Syria and North Yemen, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

pas, contrairement au premier, sur des bases théoriques constituées en un tout cohérent. La médecine traditionnelle du monde musulman — que l'on désigne par des appellations diverses comme « Médecine arabe », « Ṭibb-e-Unani » (dans le sub-continent indien), « Médecine islamique » — s'appuie sur un substrat représenté par de larges pans de la médecine arabe médiévale savante, ainsi que sur des apports issus du fonds populaire local dont les origines remontent, pour le Moyen-Orient, à la tradition mésopotamienne et sémitique ancienne. Ce système médical correspond, pour le monde musulman, à ce que sont la médecine chinoise ou la médecine ayurvédique en Asie orientale.

La permanence de ce vieux fonds oriental peut être évalué grâce à des inventaires effectués auprès d'herboristes, d'où l'intérêt de la démarche suivie par G. Honda, W. Miki et M. Saito qui ont patiemment mené (de 1980 à 1985) des enquêtes de terrain dans les échoppes des herboristes parmi les mieux informés de Syrie et du Yémen. Étant donné la quasi-absence d'études sérieuses sur la question, soit par des chercheurs appartenant aux aires culturelles concernées, où la médecine traditionnelle est souvent marginalisée, sinon mise à l'index, soit par des chercheurs occidentaux peu attirés par ce sujet, les auteurs nous livrent, par leur « *Herb Drugs and Herbalists in Syria and North Yemen* », un précieux document d'information.

La première partie (p. 3-20) se présente sous la forme d'un glossaire de la matière médicale syrienne et yéménite à partir d'une étude réalisée auprès de sept herboristes syriens d'Alep (2), Damas (1), Lattaquié (1) et d'un seul herboriste yéménite (Sanaa), ce qui est fort déséquilibré et ne peut permettre d'apprécier l'état réel de la pharmacologie yéménite actuelle. Les listes de simples établis vont de trente et une entrées (A. Anīs, Alep) à cent trente-huit entrées (B. al-Dīn al-Zaytūnī, Alep), chiffres qui doivent être corrigés sensiblement pour tenir compte des nombreux synonymes : *rāsaḫt* et *tūb al-nuḥās* pour l'oxyde de cuivre; *saqmūniyā* et *maḥmūda* pour la scammonée; *ǧenzāra* ou *šabb azraq* pour le vert-de-gris, etc. Sous l'influence des dialectes locaux, on remarque des phénomènes de métathèse (ex. *ǧenzāra* pour *zanǧīr* en arabe littéral) et des dénominations différentes selon les régions. C'est ainsi que la nigelle (*Nigella sativa L.*), qui est appelée *ḥabbat al-baraka* en Syrie, porte aussi le nom de *šāzān* à Sanaa; on retrouve là un problème attesté depuis l'époque classique, à savoir la multiplication des vocables désignant les simples, ce qui rendit nécessaire la rédaction de dictionnaires de synonymes.

D'une manière générale, le fonds pharmacologique demeure assez homogène quels que soient les herboristes et le mode de présentation indiquant, en vis-à-vis, la dénomination en transcription, le terme technique latin et le mot en caractères arabes ainsi que la nature des simples (fleur, gomme, racine, etc.) est particulièrement commode. La deuxième partie (p. 23-64) est constituée par des clichés permettant de visualiser les produits cités et d'en apprécier la nature et les dimensions grâce à une règle incorporée. Dans la troisième partie (p. 67-72), les auteurs proposent quelques références majeures relatives à la médecine arabe traditionnelle en langue arabe et en langues européennes. On s'étonnera d'y voir figurer une édition du *Qānūn fīl-ṭibb* d'Ibn Sīnā publiée à Bagdad (*sic*) et le *Qāmūs al-ṭibb al-baytī* de M. Ṭarrāb qui sort du champ de la présente étude puisqu'il porte exclusivement sur la médecine populaire pratiquée dans les familles. Cette partie comporte également un utile index des termes techniques latins avec des renvois aux différentes entrées.

BCAI 15 (1999) G. Honda W. Miki et M. Saito: Herb Drugs and Herbalists in Syria and North Yemen, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La quatrième partie, en langue arabe (p. 75-156) est une sorte de formulaire incluant quelques-unes des formules de médicaments composés connues des différents herboristes ainsi que les propriétés médicinales des principaux simples. Toutefois, les indications thérapeutiques des simples restent sommaires et purement indicatives, dans la mesure où l'on ne précise pas quel est le mode d'utilisation du remède (pommade, infusion, cataplasme, etc.); ceci est manifeste dans la rubrique suivante : « *Zayzafūn* : employé pour l'asthme; émollient » (p. 155, n° 46). Il est à remarquer, que certains herboristes ne connaissent pas toujours la nature exacte du simple ni son origine. Ainsi, on lit que le *saqanqūr* est un animal marin (p. 155) et ailleurs que la myrrhe (*ṣabir*) vient de l'Inde (p. 147) ou que le *ṣabir suquṭrī* s'appelle ainsi par référence à Socrate ! (p. 125, n° 23). On s'étonne d'ailleurs que les auteurs n'aient pas jugé bon d'ajouter un apparat de notes explicatives à leur étude.

Par contre, les recettes données par F. Bawādiqğī et le cheikh M. Malāḥifğī sont d'un grand intérêt tant par leur précision que parce qu'elles montrent parfaitement la vitalité de la médecine traditionnelle, sa grande continuité et sa capacité à associer des produits « classiques » et des ingrédients nouveaux d'origine chimique. De même, on notera avec intérêt l'influence du milieu physique sur la pratique médicale traditionnelle, à tel point que A. al-Wazzān, herboriste à Lattaquieh, c'est-à-dire en zone littorale, met en bonne place, dans sa pharmacopée, l'éponge végétale, la carapace de tortue marine et la feuille de figuier de Barbarie (p. 149-151).

Malgré la qualité des informations contenues dans l'ouvrage, le tout laisse une impression d'inachevé, notamment du fait que les différentes contributions de la partie en langue arabe semblent juxtaposées sans lien réel.

Floréal SANAGUSTIN
(Université de Lyon III / GREMMO)

BCAI 15 (1999) G. Honda W. Miki et M. Saito: Herb Drugs and Herbalists in Syria and North Yemen, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

V. ARTS, ARCHÉOLOGIE

Gilbert BEAUGE et Jean-François CLÉMENT, éds., *L'image dans le monde arabe.* CNRS éditions, Paris, 1995. 24 × 15,5 cm, 322 p., illustr. coul. et n.-b.

Comme l'affirme la première phrase de l'introduction à ce volume, « L'image [dans le monde arabe] pose question. » C'est le moins qu'on puisse dire lorsque l'on aborde le domaine de la figuration dans l'art islamique. Tout d'abord, il faut être conscient de l'immensité du sujet, et le découpage de l'ouvrage en trois parties en donne bien l'idée : 1) « Les présupposés d'un débat de civilisation »; 2) « Images savantes et images populaires »; 3) « Gravures, photographies, cinéma, télévision ». Ces trois parties recouvrent une chronologie impressionnante, puisqu'elle s'étend du IIIe millénaire av. J.-C. à nos jours. Ainsi, la contribution de J.-F. Breton concerne « Les représentations humaines en Arabie préislamique » (p. 43-58); il s'agit donc ici de retracer, à partir de nombreux vestiges, l'histoire de la figuration dans la péninsule Arabique. D'autres contributions englobent une aire géographique élargie : en effet, si le titre de l'ouvrage précise qu'il s'agit de « l'image dans le monde arabe », plusieurs articles abordent des domaines bien plus vastes, englobant parfois la totalité du monde musulman. Or, nous savons bien que les termes « arabe » et « musulman » ne sont pas superposables. L'article de M. Barrucand aborde ainsi « les fonctions de l'image dans la société islamique du Moyen Âge » (p. 59-67). Il s'agit d'un article de synthèse, qui concerne essentiellement les premiers siècles de l'Islam, considéré dans sa partie « centrale » et donc majoritairement « arabe ». En revanche, l'article suivant (V. Gonzalez, « Réflexions esthétiques sur l'approche de l'image dans l'art islamique », p. 69-78) pose le problème de l'image dans un contexte bien plus général, puisqu'il est envisagé ici dans l'ensemble du monde musulman, considéré comme une communauté unique et uniforme. Ainsi, il y aurait, d'après V.G., une [seule?] conception esthétique pour l'ensemble du monde musulman « classique ».

La deuxième partie de l'ouvrage livre, sans doute, quelques réflexions novatrices sur l'image, en l'abordant sous des angles moins habituels (voir notamment A. Meddeb, « La trace, le signe », ou S. Naef, « L'expression iconographique de l'authenticité (*aṣāla*) dans la peinture arabe moderne »). Les supports de l'image, relativement limités aux périodes anciennes, se multiplient alors, puisqu'ils incluent désormais aussi bien la peinture à l'huile, la photographie

BCAI 15 (1999) G. Honda W. Miki et M. Saito: Herb Drugs and Herbalists in Syria and North Yemen, recensé par Fl. Sanagustin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net